

La comédie des erreurs *Jackie Brown* de Quentin Tarantino

André Roy

Numéro 91, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23645ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1998). Compte rendu de [La comédie des erreurs / *Jackie Brown* de Quentin Tarantino]. *24 images*, (91), 50–50.

Jackie Brown de Quentin Tarantino



Robert De Niro et Samuel L. Jackson.

LA COMÉDIE DES ERREURS

PAR ANDRÉ ROY

On saura gré à Quentin Tarantino de nous surprendre, de ne pas être là où on l'attendait. Après *Reservoir Dogs* et *Pulp Fiction*, deux films monstrueux, je veux dire maniaques, fascinants, aux éclats violents de poésie barbare — sans parler ici de leurs références intempestives au cinéma —, ce réalisateur virtuose, à la fois raffiné et vulgaire, fait acte de bravoure au risque de décevoir ses fans. Mais, pourtant, après le long détour (le film fait 155 minutes) que constitue *Jackie Brown*, on retrouve le même Tarantino, ce fou de cinéma tout autant que ce magicien de la folie américaine (meurtre + argent).

Fou de cinéma. On connaît de Tarantino la manie de la citation, de la reprise et du caviardage. Le film est une adaptation du roman d'Elmore Leonard, *Rum Punch*, une adaptation très libre (changement du nom des personnages et de la structure du roman), et pour cause: *Jackie Brown* reprend, refait, retravaille un film de Kubrick de 1956, *The Killing* (en français: *Ultime razzia*). Particulièrement dans la façon de montrer une scène sous différents points de vue. Ainsi la scène d'échange de main en main de 500 000 \$ que transporte Jackie (Pam Grier) et où elle trompe l'engagé d'un trafiquant d'armes, Louis Gara (Robert De

Niro, époustouflant en débile profond), et la police. La scène est ainsi vue à la troisième personne, puis par les yeux de Gara, puis par ceux de Max Cherry (Robert Forster qui fait un retour sur les écrans en prêteur sur caution) qui est de mèche avec Jackie. D'ailleurs, *Jackie Brown* reprend à quelques exceptions près la structure même du film de Kubrick (trois bandits, deux policiers et un amant). Hommage donc à ce cinéaste des extrêmes, ce troisième opus tarantinien ne s'en tient pas qu'à une visite cinéphilique de *The Killing*. Ce film multiplie les clins d'œil, qui vont de *The Graduate* à *Get Shorty*, en passant par les œuvres de blaxploitation (dont la fiction est en quelque sorte la version blanche policée), celles de la série B, de Jean-Luc Godard (sur le plan sonore) et de Samuel Fuller, cinéaste américain sous-estimé mort en octobre dernier et à qui le film est dédié.

Cette comédie noire qui mélange suspense et histoire d'amour, décline sous le mode de la déflation (des meurtres certes, mais tous commis en hors-champ), avec retenue (pas de désinvolture comme dans *Pulp Fiction*) et, même, avec émotion parfois (fini, ici, le cynisme) un récit complexe sur le microcosme que constitue une bande de criminels. Sur ces faux professionnels ou

amateurs enragés (toujours cette bêtise des tueurs), Tarantino modifie son observation, dévie sa perspective: leur parole ne porte plus sur la violence, leur parole est la violence même — et c'est ainsi qu'un Tarantino se rapproche petit à petit d'un Scorsese. Loin d'être une suite d'anecdotes comme dans son précédent film, *Jackie Brown* se concentre sur les personnages plutôt que sur les vedettes. Cette comédie des erreurs (car tout le monde veut tromper tout le monde) se veut plus une étude de caractères qu'un film criminel. Un peu de mélancolie, un brin de désespoir s'y glissent, grâce, particulièrement aux deux acteurs Pam Grier et Robert Forster, les deux amants Jackie et Max. Leur passion à tous deux n'est pas sans beauté, tendue entre les liens de l'honneur et la réserve de la complicité; elle s'avère d'autant plus surprenante et révélatrice que les autres protagonistes, Ordell (Samuel L. Jackson), sa petite amie Melanie (Bridget Fonda) et son homme de main, Louis Gara, sont des êtres mous, amoureux, ne sachant que faire de leur temps. Avec eux tout un climat d'attente et de vide existentiel se crée, stigmatisé par une caméra statique, des prises de vues sèches et une photographie aux couleurs saturées. Les personnages ne sont donc plus uniquement des modèles destinés avant tout à faire rire. *Cheap*, ils le sont sans nul doute, mais tous ne sont pas touchés par la veulerie et l'insanité; certains y échappent (comme Jackie et Max), même s'ils ne se montrent ni toujours honnêtes ni constamment loyaux. Disons que cette fois Tarantino se veut moins rusé que ses personnages.

Il y a donc une dose de sérieux dans ce film, qui brode encore une fois sur des êtres minables et des thèmes triviaux (fascination pour les armes, par exemple). Quentin Tarantino délaisse l'amusement public et le culot pour une approche moins superficielle et plus placide des motivations et des actes de ses personnages. On n'en est pas encore à cette profondeur et à cette vérité fondatrices de l'humanisme des grands réalisateurs américains dont le cinéaste se réclame, de Sam Fuller, le dédicataire, à Howard Hawks. Mais on s'en rapproche petit à petit. ■

JACKIE BROWN

États-Unis 1997. Ré. et scé.: Quentin Tarantino. Ph.: Guillermo Navarro. Mont.: Sally Menke. Int.: Pam Grier, Samuel L. Jackson, Robert Forster, Bridget Fonda, Michael Keaton, Robert De Niro. Couleur. 155 minutes. Dist.: Alliance.